

En somme, on est loin de la situation qui prévalait durant la Guerre froide, mais on est aussi loin d'une situation où l'intervention « solidariste » serait établie dans la société internationale comme un mode de gouvernance globale des crises locales. Le changement le plus significatif de notre époque est sans doute la diminution marquée de l'ingérence unilatérale par des États particuliers sans effort pour la justifier par rapport aux principes largement partagés. L'intérêt politique continue à jouer un rôle central dans l'intervention contemporaine. Mais les États sont maintenant contraints de justifier leurs actes interventionnistes par rapport aux principes généraux et ils sont peu disposés à intervenir dans les affaires intérieures d'autres États sans une autorisation, qui vient des institutions multilatérales légitimées en droit international. Cela limite la flexibilité des États qui envisagent l'intervention pour des raisons égoïstes. Et, depuis les événements de New York au mois de septembre 2001, même cette conclusion modeste peut être remise en cause.

*Printemps 2001*

*Traduit de l'anglais par Roland Marchal*

## 4

### Les guerres civiles après la Guerre froide

Stathis N. KALYVAS

L'attention portée aux guerres civiles est due à deux évolutions liées. D'une part, le déclin des conflits armés inter-étatiques depuis la fin de la Guerre froide a donné une prévalence aux guerres civiles comme forme de conflit armé (bien que le nombre de guerres internes n'ait pas augmenté de façon notable depuis la fin de la Guerre froide). Des 108 conflits armés qui ont existé entre 1989 et 1998, seulement sept étaient des guerres entre États<sup>1</sup>. De plus, l'Europe connaît à nouveau des guerres civiles. D'autre part, le nombre de conflits civils qui étaient classifiés comme « idéologiques » ou « politico-économiques » a diminué depuis la fin de la Guerre froide, alors que le nombre de guerres catégorisées comme « identitaires » ou « ethniques » a, lui, augmenté<sup>2</sup>. Ces tendances ont déclenché un grand intérêt pour les guerres civiles et les conflits ethniques<sup>3</sup>. Cette attention nouvelle

1. Peter Wallensteen, Maria Sollenberg, « Armed conflict », *Journal of Peace Research* 36 (5), 1999.

2. Rogers Brubaker, David Laitin, « Ethnic and nationalist violence », *Annual Review of Sociology* 24, 1998, pp. 243-252.

3. Steven David, « Internal war: causes and cures », *World Politics* 49 (4), 1997, pp. 552-553. Bien que le nombre de guerres civiles n'ait pas augmenté de façon notable depuis la fin de la Guerre froide, leur importance relative à

a également suscité deux tendances : l'accent mis sur l'ethnicité comme source de conflit et la perception que les guerres civiles récentes sont fondamentalement différentes de celles du passé, essentiellement de celles de la période de la Guerre froide. Je n'évoquerai pas ici le premier point qui a été très bien traité par Fearon et Laitin<sup>4</sup> : ceux-ci ont montré que de tous les conflits ethniques possibles, seul un très petit nombre débouche sur une guerre civile. Je vais donc plutôt discuter le second point : la distinction entre « nouvelles » et « anciennes » guerres civiles.

### « Nouvelles » et « anciennes » guerres civiles

Il est possible de tracer une distinction entre nouvelles et anciennes guerres civiles à partir de deux travaux qui ont eu un retentissement notable, l'un en Europe et l'autre aux États-Unis. En Europe, cet argument était proposé avec force par Hans Magnus Enzensberger en 1993<sup>5</sup>. Aux États-Unis, un an plus tard, le journaliste Robert D. Kaplan, auteur d'un ouvrage sur les Balkans<sup>6</sup>, publia un essai<sup>7</sup> traitant notamment de l'Afrique, qui obtint une très large écho et dont le titre était significatif : *The*

cru car les guerres inter-étatiques se sont raréfiées. Comme résultat, ceux qui sont intéressés par les guerres contemporaines, essentiellement les chercheurs sur la sécurité internationale, se sont concentrés sur les guerres civiles, un contraste significatif avec la période antérieure où de telles études étaient le fait des spécialistes des politiques nationales. Cependant, David fait une mise en garde : « De la même manière que la politique nationale n'est pas la politique internationale en plus petit, les guerres internes ne sont pas simplement une version rapetissée des guerres internationales » (pp. 553-554, 560).

4. James D. Fearon, David D. Laitin, « Explaining interethnic cooperation », *American Political Science Review* 90 (4), 1996, pp. 715-735.

5. Hans Magnus Enzensberger, *Civil Wars: From L. A. to Bosnia*, New York, The Free Press, 1994.

6. Robert D. Kaplan, *Balkan Ghosts: A Journey through History*, New York, Vintage Books, 1994.

7. Robert D. Kaplan, « The coming anarchy: how scarcity, crime, overpopulation and disease are rapidly destroying the social fabric of our planet », *Atlantic Monthly*, février 1994, pp. 44-76.

*coming anarchy: how scarcity, crime, overpopulation, and disease are rapidly destroying the social fabric of our planet*. Ces publications quasi simultanément reflètent et donnent forme à une perception diffuse, à savoir que les guerres civiles de l'après-Guerre froide sont fondamentalement un phénomène différent des conflits armés de la Guerre froide. En effet, la distinction entre les anciens conflits civils nourris de revendications sociales et les nouveaux conflits sustentés par le pillage est au centre de nombreuses argumentations semi-journalistiques<sup>8</sup>, de travaux universitaires importants, notamment ceux de Mary Kaldor<sup>9</sup>, et se retrouve même, de manière moins directe, dans un programme de recherche financé par la Banque mondiale<sup>10</sup>. L'essence de cette distinction peut être résumée ainsi : le cadre approprié pour saisir les nouveaux conflits armés est plus proche de la criminalité que de la politique. Il faut ajouter que la montée en puissance de l'idéologie des droits de l'Homme, appuyée par des organisations non gouvernementales et humanitaires, encourage souvent une approche légale/criminelle comme moyen de comprendre et même de résoudre ces guerres. L'exemple le plus récent est la guerre civile en Sierra Leone.

L'accord de paix de juillet 1999 dans ce pays fut critiqué par beaucoup de militants et de journalistes car il leur semblait immoral que des criminels soient autorisés à participer au gouvernement de leur pays (et donc de bénéficier d'une amnistie) : comme un membre d'une organisation de défense des droits de l'Homme le disait, « l'amnistie est inadmissible; j'en suis malade »<sup>11</sup>. En fait, un responsable des Nations Unies alla encore plus loin

8. Edward Luttwak, « Great-powerless days », *Times Literary Supplement*, 16 juin 1995.

9. Mary Kaldor, *New and Old Wars: Organized Violence in a Global Era*, Stanford, Stanford University Press, 1999.

Mark Duffield, « Post-modern conflict: warlords, post-adjustment States and private protection », *Civil Wars* 1(1), 1998, pp. 65-102. David Keen, « The economic functions of violence in civil wars », *Adelphi Papers* 320, 1998.

10. Paul Azam, Anke Hoeffler, *Looting and Conflict between Ethnic-Regional Groups: Lessons for State Formation in Africa*, contribution présentée à un atelier « The Economics of Civil War », de la Banque mondiale/Centre d'études internationales, Princeton, 18-19 mars 2000.

11. Cité dans Rémy Ourdan, « Le prix de la paix », *Le Monde*, 2 décembre 1999.

et décrivit l'amnistie souhaitée par la majorité de la population comme l'illustration d'une compréhension plutôt africaine de la justice<sup>12</sup>. Tout aussi intéressant, les numéros du quotidien *Le Monde* où ces articles étaient publiés critiquaient la presse britannique de droite qui condamnait l'accord de paix en Irlande du Nord au nom des mêmes principes : c'est-à-dire la nomination dans le gouvernement d'un ancien chef militaire de l'IRA suspecté de nombreux meurtres; le journaliste du *Monde* louait son collègue britannique Hugo Young pour avoir expliqué que sans cette nomination « il n'y aurait aucun accord de paix », précisément le même argument qui était condamné en Sierra Leone ! De même, l'échec de l'accord de paix en 2000 a conduit quelques commentateurs à expliquer que cet accord n'aurait d'abord jamais dû être signé car les rebelles n'avaient aucune intention de le respecter : « Du point de vue des rebelles, pourquoi avoir la paix lorsque l'absence de loi et d'ordre permet à chacun de piller ?... En fait, les rebelles n'avaient jamais eu l'intention d'honorer l'accord de paix : ils n'étaient intéressés qu'à faire la guerre et à piller leur pays »<sup>13</sup>. Cependant, le même argument aurait pu être (il le fut) soulevé à propos de l'accord de paix au Mozambique, qui a été célébré depuis comme une réussite.

Dans cet article j'explique que la distinction entre anciennes et nouvelles guerres civiles n'est pas justifiée. Bien que les arguments rendant compte de cette distinction prennent des formes variées, ne soient que rarement explicités et soient souvent exprimés de façon implicite plus qu'explicite, on peut distinguer quatre enchaînements :

1. Les vieilles guerres civiles étaient menées pour des causes idéologiques bien définies et exprimées clairement. A l'opposé, les nouvelles guerres civiles sont motivées au mieux par les haines ethniques ou tribales, au pire par le pillage.

2. Alors que les anciens conflits civils éclataient à cause de l'accumulation de revendications populaires, les nouveaux conflits sont exclusivement motivés par l'avidité et le pillage.

12. Rémy Ourdan, « Au cœur des ténèbres », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> décembre 1999.

13. William Reno, « When peace is worse than war », *The New York Times*, 11 mai 2000.

3. Les anciennes guerres civiles montraient le soutien populaire au moins d'un côté, celui des rebelles, alors que les nouvelles sont le fait d'acteurs politiques dépourvus de bases populaires.

4. Dans la plupart des anciens conflits armés, la violence était contrôlée et disciplinée, spécialement du côté des rebelles. Tel n'est pas le cas dans les nouvelles guerres civiles où la violence est gratuite, dépourvue de sens et purement injustifiée. Comme corollaire, les anciennes guerres civiles étaient menées de manière centralisée et disciplinée (et pouvaient être gagnées), alors que les nouvelles sont menées de manière décentralisée par des milices indisciplinées et des seigneurs de la guerre (et donc tendent à se prolonger indéfiniment).

Ces quatre thèses sont présentées ici seulement pour établir une distinction idéale-typique entre anciennes et nouvelles guerres plutôt que pour décrire tous les arguments, d'autant que la distinction tend à être faite implicitement et sans précision. On peut donc résumer ces différences dans le tableau suivant :

« Anciennes » guerres civiles	« Nouvelles » guerres civiles
Causalité idéologique bien définie et clairement exprimée	Haines ethniques ou tribales étroites, ou pas de cause du tout
Soutien populaire	Absence de soutien populaire
Violence contrôlée; centralisation de la guerre	Violence gratuite; décentralisation de la guerre
Basées sur des revendications	Basées sur l'avidité et le pillage

La suite de cet article est donc consacrée à une relecture de cette argumentation à partir d'un examen de quelques guerres nouvelles, sur lesquelles nous disposons d'études plus approfondies, et de plusieurs guerres anciennes, et propose une critique à deux niveaux : la propension à concevoir des différences majeures entre anciennes et nouvelles guerres est basée sur une surestimation, d'une part, des caractéristiques criminelles des guerres nouvelles et, d'autre part, des caractéristiques idéologiques des guerres anciennes.

**Des causes idéologiques bien définies et clairement exprimées  
versus des haines raciales ou tribales ou l'absence de cause**

Selon l'argument, les anciennes guerres civiles étaient motivées par des idéologies universalistes, bien définies et clairement exprimées. Au contraire, les nouvelles guerres civiles sont basées sur des motivations ethniques ou tribales (souvent purement locales), voire sur rien du tout. Enzensberger résume cette perception en une phrase : « Ce qui donne aujourd'hui aux guerres civiles une perspective nouvelle et terrifiante c'est qu'elles sont menées sans enjeu de chaque côté, qu'elles sont des guerres sans aucun but »<sup>14</sup>. Ces conflits se distinguent par « l'absence complète de conviction » : « Dans les guerres civiles d'aujourd'hui il n'y a plus besoin de légitimer vos actions. La violence a été libérée de l'idéologie »<sup>15</sup>. De la même manière, R. Kaplan réduit les conflits armés civils en Afrique à des menées criminelles de bandits, de soldats débandés, de hooligans adolescents, d'enfants soldats drogués et de « guerriers vaudou » de tout acabit. *Le Monde* du 2 décembre 1999 cite un habitant de Sierra Leone qui explique que le conflit dans son pays ne devrait pas être comparé aux guerres du Kosovo ou de l'Est Timor : « Là-bas, les gens combattent pour leur indépendance, pour leur survie. Ici, nous avons une guerre dépourvue de sens, une guerre sans signification ». Cet argument peut être renforcé. Ce n'est pas simplement, comme nous le dit Enzensberger, que les acteurs politiques dans les nouvelles guerres civiles n'ont pas d'idéologie; plus que cela, ils ont une incapacité profonde à penser et à agir en terme de passé et d'avenir : « Dans cette fureur collective, le concept d'avenir disparaît. Seul le présent compte. Les conséquences n'existent pas »<sup>16</sup>.

Cependant une telle vision a été bien décrite comme ne prêtant qu'à « à peine attention aux explications fournies par les insurgés sur le but de leur mouvement... et préférant à la place reprendre une vision dominante parmi les élites de la capitale et

14. Enzensberger, *op.cit.*, p. 30.

15. *Ibid.*, pp. 20-21.

16. *Ibid.*, p. 29.

dans les cercles diplomatiques. »<sup>17</sup>. Gourevitch critique très justement cette perception : « En refusant la particularité des peuples qui font l'histoire et la possibilité qu'ils puissent avoir une histoire, [ils] échouent à reconnaître ce qui est en jeu dans des événements et sur la nature de ces événements »<sup>18</sup>.

En fait, une partie importante des écrits journalistiques tendent à être biaisés. Ils citent sans distance critique les habitants des villes et les membres des organisations pro-gouvernementales : « Ces rebelles arrogants et sans instruction reviennent ici pour prêcher leur vérité » souligne un opposant aux accords de paix en Sierra Leone, cité par *Le Monde*<sup>19</sup>. L'anthropologue Christian Geffray qui étudia la guerre civile au Mozambique commence son livre ainsi :

« Une horde de meurtriers sanguinaires, sans foi ni loi, sème la terreur, la destruction et la mort sur le territoire mozambicain depuis treize ans. Cette image de la guerre et de l'organisation armée qui la conduit s'impose aux élites urbaines, aux intellectuels nationaux et étrangers qui peuplent la capitale du Mozambique, Maputo, et les grandes villes de province. Les journalistes ne peuvent guère enquêter sur le terrain et les organes de presse internationaux répercutent l'information et les analyses véhiculées dans ces milieux. Les chercheurs eux-mêmes ont jusqu'à présent contribué à accréditer cette perception de la guerre – les rares enquêtes révèlent les mêmes insuffisances d'information que les journalistes, aggravées d'une certaine naïveté propagandiste. Après tout, cette image n'est pas complètement fausse, et elle a le mérite de sensibiliser de temps à autre l'opinion publique mondiale sur le sort dramatique de millions de personnes... Mais elle est insuffisante et son caractère passionnel masque la complexité et la profondeur des processus sociaux et politiques en cours dans

17. Paul Richards, *Fighting for the Rain Forest: War, Youth and Resources in Sierra Leone*, Oxford, James Currey, 1996, p. xvii.

18. Philip Gourevitch, *We Wish to Inform You that Tomorrow We Will be Killed with our Families: Stories from Rwanda*, New York, Farrar & Straus & Giroux, 1998.

19. Ourdan, « Le prix de la paix », *op.cit.*

les campagnes mozambicaines; elle interdit d'en comprendre la nature et la portée »<sup>20</sup>.

Les chercheurs qui ont étudié les guerres civiles récentes en menant leur travail de terrain dans des zones de guerre (à l'opposé de ceux qui se limitent aux seuls entretiens avec les victimes et les responsables gouvernementaux) donnent à voir une réalité très différente : les rebelles ne sont pas simplement des bandits; ils sont aussi souvent mus par des motifs idéologiques. Beaucoup de combattants de base des mouvements rebelles africains qui ont été stigmatisés pour leur manque d'idéologie semblent avoir une compréhension politique de leur engagement comme Peters et Richard<sup>21</sup> l'ont démontré de façon convaincante. Souvent leur idéologie n'est pas facilement décriptable pour un observateur peu averti qui cherche à repérer des conditions « occidentales » d'affiliation et de discours. Ce n'est pas parce que ces organisations utilisent des idiomes, des discours religieux ou des pratiques culturelles locales pour mobiliser les gens au lieu d'invoquer une idéologie universaliste ou facilement identifiable qu'elles manquent d'idéologie ou de soutien populaire<sup>22</sup>. Par exemple, Ellis<sup>23</sup> signale la dimension religieuse de la guerre civile au Libéria et Chingono<sup>24</sup> montre comment les rebelles de la RENAMO au Mozambique s'en remettaient à des invocations religieuses locales pour générer un soutien populaire. Chingono est formel : « Affirmer que la RENAMO n'a pas d'idéologie est sans fondement. En ressuscitant

20. Christian Geffray, *La cause des armes au Mozambique. Anthropologie d'une guerre civile*, Paris, Karthala, 1990, p. 19.

21. Krijn Peters, Paul Richards, «Why we fight: voices of youth combatants in Sierra Leone», *Africa* 68 (2), 1998, pp. 183-210.

22. Tom Young, «A Victim of Modernity? Explaining the War in Mozambique», pp. 120-151 in Paul B. Rich, Richard Stubbs, *The Counter-Insurgent State: Guerrilla Warfare and State-Building in The Twentieth Century*, New York, St. Martin's Press, 1997; Stephen Weigert, *Religion and Guerrilla Warfare in Modern Africa*, New York, St. Martin's Press, 1996.

23. Stephen Ellis, *The Mask of Anarchy: The Destruction of Liberia and the Religious Dimension of an African Civil War*, New York, New York University Press, 1999.

24. Mark Chingono, *The State, Violence and Development: The Political Economy of War in Mozambique, 1975-1992*, Aldershot, Avebury, 1996.

tant et en défendant les visions paysannes du monde, qui avaient été supprimées par le FRELIMO, la RENAMO exprimait clairement des idéologies paysannes »<sup>25</sup>.

D'un autre côté, l'importance de l'idéologie dans les anciennes guerres civiles a été grandement survalorisée. Tout d'abord, on sait maintenant combien l'adoption du clivage idéologique de la Guerre froide (exprimée sous des sigles bien compliqués) a été superficielle dans de nombreuses guerres civiles. De plus, lorsqu'elles ne « déguisaient » pas des clivages ethniques ou locaux, ces idéologies étaient propagées par le biais des idiomes culturels traditionnels peu différents de ceux utilisés dans les nouvelles guerres civiles. Par exemple, Lan<sup>26</sup> a montré comment les rebelles « progressistes » du Zimbabwe qui combattaient le régime raciste de leur pays utilisaient la religion traditionnelle (et ses praticiens) pour mobiliser la paysannerie.

De manière plus générale, il existe un biais épistémologique évident en faveur de l'hypothèse que les anciennes guerres civiles (de même que la plupart des individus qui y étaient engagés) étaient motivées par de hautes considérations idéologiques. Comme la plupart des intellectuels « urbains » tendent à être d'abord motivés par l'idéologie, ils assignent souvent des motifs idéologiques clairs et globaux aux acteurs et aux civils dans des guerres civiles non ethniques<sup>27</sup>. Comme Barrington Moore l'a écrit : « L'intellectuel mécontent avec ses états d'âme a suscité une attention qui est complètement hors de proportion avec son importance politique, en partie parce que ses états d'âme laissent derrière eux des traces écrites et aussi parce que ceux qui écrivent l'histoire sont eux-mêmes des intellectuels »<sup>28</sup>.

25. *Ibid.*, p. 55.

26. David Lan, *Guns and Rain: Guerrillas and Spirit Mediums in Zimbabwe*, Londres, James Currey, 1985.

27. En fait, il arrive que la violence politique ne soit pas directement causée par des idéologies (radicales) même en environnement urbain, comme le montre Della Porta dans son étude des organisations « terroristes » italiennes et allemandes. Donatella Della Porta, *Social Movements, Political Violence and the State: A Comparative Analysis of Italy and Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

28. Barrington Moore, *Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Boston, Beacon Press, 1966, p. 480.

De plus, c'est une erreur que de déduire les motivations des acteurs de base de la capacité de leur direction à produire des discours idéologiques.

Une conclusion commune à de nombreuses études de cas est que les considérations locales triomphent le plus souvent des considérations plus idéologiques. Dans l'Union soviétique occupée par les Allemands, la décision d'un individu de se rallier aux Allemands ou aux partisans soviétiques n'était pas déterminée par « des considérations abstraites et l'évaluation des mérites et des faiblesses des deux régimes, pas même par les avantages et désavantages ou les expériences sous le régime soviétique avant l'occupation »<sup>29</sup>. La très fine analyse de Swedenburg sur la collaboration avec les Britanniques durant la rébellion palestinienne de 1936-1939 montre que « la "collaboration" et sa représentation dans la mémoire populaire sont des phénomènes tout à fait complexes et contradictoires. Par exemple, deux "collaborateurs", Shaykh Rabbâh et Abû Fâris, expliquaient leur décision de s'opposer à la révolte en invoquant l'idéologie locale et la tradition, en particulier la loyauté féodale et le désir de revanche. Leur témoignage ne contient aucune indication qu'ils aient rejoint les Britanniques par admiration pour les traditions coloniales ou pour le projet sioniste d'occupation de la Palestine »<sup>30</sup>. Sur le même mode, l'étude que McKenna fait des « narrations non officielles » des rebelles musulmans et de leurs partisans dans le Sud des Philippines révèle que « les perceptions et représentations de la guerre chez les musulmans de base sont souvent manifestement indépendantes des influences idéologiques des dirigeants séparatistes, voire des élites »<sup>31</sup>.

29. Alexander Dallin, Ralph Mavrogordato, Wilhem Moll, «Partisan Psychological Warfare and Popular Attitudes», pp. 197-337 in John A. Armstrong (ed.), *Soviet Partisans in World War II*, Madison, University of Wisconsin Press, 1964.

30. Ted Swedenburg, *Memories of Revolt: the 1936-1939 Rebellion and the Palestinian National Past*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, pp. 169-170.

31. Thomas McKenna, *Muslim Rulers and Rebels: Everyday Politics and Armed Separatism in the Southern Philippines*, Berkeley, University of California Press, 1998, pp. 194-195.

De la même manière, l'observation d'une bonne capacité des insurgés à combattre a souvent conduit à une induction erronée faisant des rebelles, suivant leurs préférences partisans, soit des fanatiques soit des gens totalement dévoués à une cause idéologique. Pourtant, de nombreuses études ont conclu que les hommes au combat ne sont pas en général motivés par une idéologie mais par des processus collectifs ou des pressions de leur groupe, comme la considération de leurs camarades, le respect pour leurs dirigeants, le souci de leur propre réputation face à leurs chefs ou à leurs amis, ou encore la volonté de contribuer au succès du groupe<sup>32</sup>. Laqueur souligne en effet que « l'histoire des guérillas est pleine d'exemples d'hommes combattant pendant des années et devant faire face à de nombreuses difficultés sans grande motivation personnelle apparente. A travers l'histoire, c'est une direction forte, l'exemple personnel du chef, l'ethos et l'esprit de corps qui ont maintenu les guérillas en vie, pas seulement les motivations idéologiques »<sup>33</sup>. Enfin, la guerre fournit également de puissantes incitations.

La recherche sociologique récente sur la conversion religieuse, un « choix » encore plus réductible à des considérations idéologiques que la politique, démontre que la dimension doctrinale (c'est-à-dire le fait que les gens entendant le message le trouvent attirant et embrassent la croyance) n'explique pas le processus de conversion : la plupart des gens ne deviennent sensibles à la doctrine de leur nouvelle foi qu'après leur conversion<sup>34</sup>. De manière courante, l'adhésion est liée à des dynamiques de réseaux : Stark trouva que les liens sociaux en réseaux (spécialement l'amitié et la parentèle) sont les meilleurs indicateurs de

32. Dave Grossman, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, Boston, Little, Brown and Co., 1995, pp. 89-90. Evidemment, cela ne répond pas à la question de savoir comment et pourquoi une organisation capable de fournir une telle formation et une telle direction émerge.

33. Walter Laqueur, *Guerrilla Warfare: A Historical and Critical Study*, New Brunswick, Transaction, 1998, p. 272.

34. Rodney Stark, *The Rise of Christianity: How the Obscure, Marginal Jesus Movement Became the Dominant Religious Forces in the Western World in a Few Centuries*, New York, Harper Collins, 1997, pp. 14-17.

conversion. Wickham-Crowley<sup>35</sup> et Petersen<sup>36</sup> sont arrivés à une conclusion similaire respectivement pour l'Amérique latine, les Balkans et l'espace baltique. Comme Hart<sup>37</sup> le souligne à propos de l'Irlande, « les liens les plus importants liant les Volontaires ensemble étaient ceux de la famille et du voisinage. En effet, les compagnies de l'IRA étaient très souvent fondées sur de tels réseaux... Douze des treize vétérans que j'ai interviewés avaient combattu du côté républicain. Aucun ne pouvait se rappeler avoir fait ce choix explicite. "Je n'avais pas d'idée"; "C'était fait dans la confusion". A lire les mémoires des vétérans de Cork, le Traité lui-même et l'idéologie républicaine étaient rarement discutés dans leurs rangs. Cette politique était secondaire à cette époque. La plupart expliquaient leur décision [sur la position à prendre dans la guerre civile] dans les mêmes termes génériques qu'ils utilisaient pour décrire leur adhésion à l'organisation ».

Cela est tout à fait cohérent, avec nombre d'observations faites par des dirigeants révolutionnaires en Amérique latine, qui se plaignaient du bas niveau de conscience politique des recrues dans les guérillas paysannes et soulignaient les efforts pour l'élever après qu'elles avaient joint leurs mouvements<sup>38</sup>. Mais on pourrait également citer les recherches importantes sur les motivations des combattants recrutés par le Vietcong qui n'étaient pas des révolutionnaires engagés lorsqu'ils sont entrés dans cette organisation et durent être « socialisés », « moulés », avoir « leur conscience développée » par un processus complexe de formation idéologique et politique<sup>39</sup>.

35. Timothy Wickham-Crowley, *Exploring Revolutions: Essays on Latin American Insurgency and Revolutionary Theory*, Armonk, M. E. Sharpe, 1991, p. 152.

36. Roger Petersen, *Resistance and Rebellion: Lessons from Eastern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

37. Peter Hart, *The I.R.A. and its Enemies: Violence and Community in Cork, 1916-1923*, New York, Clarendon Press, 1999, pp. 209, 264.

38. Wickham-Crowley, *op.cit.*, p. 129. De la même manière, comme cet auteur le constate à la même page, les ventes de *Mein Kampf* ont augmenté après la croissance des effectifs du parti nazi, pas avant; apparemment la possession de cet ouvrage était un signe de loyauté plus qu'un outil de conversion.

39. Richard Berman, *Revolutionary Organization: Institution-Building within the People's Liberation Armed Forces*, Lexington (Mass.), D. C. Heath and Co., 1974.

Bref, tout comme le contenu fortement idéologique des anciennes guerres civiles, spécialement au niveau des masses, la pauvreté idéologique dans les nouvelles guerres civiles semble avoir été amplement exagérée.

### Soutien populaire *versus* absence d'un tel soutien

Les anciennes guerres civiles sont décrites comme ayant bénéficié d'un large soutien populaire (pour au moins un côté, celui des rebelles), alors que les nouvelles semblent le fait d'acteurs politiques qui ne disposent pas d'un tel appui. Par exemple, Nordstrom décrit les rebelles mozambicains de la RENAMO comme « un mouvement rebelle particulièrement meurtrier qui n'a virtuellement aucune idéologie et soutien populaire », créé par la volonté de pouvoirs étrangers de déstabiliser le pays et responsable de « plus de 90 % des atrocités commises »<sup>40</sup>. Les mêmes affirmations abondent dans le cas de la Sierra Leone<sup>41</sup>. Selon Pécaut, la guerre en Colombie n'est pas une guerre civile précisément parce que la population ne soutient aucun des acteurs politiques<sup>42</sup>.

Cependant, cette sorte de jugement est souvent le résultat d'une recherche inadéquate, plutôt qu'un reflet fidèle de la réalité. Par exemple, la description de Nordstrom, basée uniquement sur des entretiens avec des réfugiés dans des zones « récemment libérées du contrôle de la RENAMO par les forces gouvernementales » et sur les informations données par des organisations pro-gouvernementales (comme l'Organisation des femmes mozambicaines) reprend la vision du gouvernement sur les rebelles : elle énonce, par exemple, dans des termes apparemment

40. Carolyn Nordstrom, «The Backyard Front», pp. 260-274 in Carolyn Nordstrom, Jo Ann Martin (eds), *The Paths to Domination, Resistance and Terror*, Berkeley, University of California Press, 1992 (voir pp. 271-272).

41. Reno, *op.cit.*

42. Daniel Pécaut, « En Colombie, une guerre contre la société », *Le Monde*, 10 octobre, 1999.

ment neutres, que « au Mozambique, [la RENAMO] est généralement appelée un groupe de "bandits armés" », ignorant que les gens au pouvoir dans toutes les guerres civiles utilisent de tels termes pour désigner les insurgés<sup>43</sup>. En fait, un certain nombre d'études récentes montrent que la RENAMO a bénéficié d'un soutien populaire considérable. Par exemple, Chingono souligne que « alors que la RENAMO n'aurait pas survécu sans soutien extérieur, une attention exclusive aux facteurs externes déforme également la réalité et dénie aux Mozambicains leur propre histoire; ils sont réduits à de simples victimes passives des manipulations et des machinations de forces étrangères puissantes »<sup>44</sup>. Or, ce soutien se trouvait dans des zones rurales contrôlées par la RENAMO, où les chercheurs et les journalistes ne voyageaient que rarement, plus que dans les villes sous contrôle gouvernemental. Souvent, le soutien prend des formes qui ne sont pas facilement identifiables par les observateurs extérieurs. Par exemple, l'utilisation de rituels d'initiation peut être cruciale pour générer un soutien et un engagement pour des organisations insurgées<sup>45</sup>. Au Mozambique, les élections de 1994, qui ont donné à la RENAMO un tiers des voix, ont bien montré que ce mouvement bénéficiait après tout d'un soutien populaire bien réel : « "Les bandits" ont prouvé qu'ils représentaient presque quatre Mozambicains sur dix, et la majorité dans les provinces les plus peuplées »<sup>46</sup>.

De plus, la perception que les anciennes rébellions bénéficiaient d'un large soutien populaire a été remise en question de façon répétée. Si, comme le suggère Pécaut, nous ne devons appeler guerres civiles que celles où une majorité de la popula-

43. Cet auteur donne quelques années plus tard une description plus nuancée de la situation au Mozambique. Voir Carolyn Nordstrom, « War on the Front Lines », pp. 129-153 in Carolyn Nordstrom, Antonius Robben (eds), *Fieldwork under Fire: Contemporary Studies of Violence and Survival*, Berkeley, University of California Press, 1995.

44. Chingono, *op.cit.*, p. 4.

45. Richards, *op.cit.*, p. xix.

46. Michel Cahen, « Nationalism and Ethnicities: Lessons from Mozambique », in Einar Braathen, Morten Bøås, Gjermund Sæther (eds), *Ethnicity Kills? The Politics of War, Peace and Ethnicity in SubSaharan Africa*, London, MacMillan, 2000, p. 172.

tion soutient le conflit, je pense qu'il y aura très vite un manque rapide de guerres civiles. En effet, la plupart des gens n'aiment pas la guerre et ne l'appuient pas. Tout d'abord, l'opinion (souvent politiquement biaisée) que les rébellions de gauche en Amérique latine et ailleurs étaient basées sur un soutien populaire a été remise en question par des recherches argumentées et précises<sup>47</sup>. De plus, nous savons aujourd'hui que les loyautés individuelles dans les guerres civiles sont souvent déterminées moins par des messages impersonnels que par des clivages fluides, variables et souvent locaux qui ne sont pas très différents de ceux repérés dans le contexte des nouvelles guerres civiles. Beaucoup d'études décrivent les processus fluides et contradictoires, souvent caractérisés par une disjonction entre des clivages sous-jacents, d'un côté, et un conflit violent et les identités, de l'autre. Par exemple, l'analyse par Hart du comté de Cork en Irlande pendant la période 1916-1923 met à jour de grandes variations dans les attitudes politiques à un niveau micro-social. Lorsqu'en 1923, les nationalistes irlandais menaient la guerre civile, le choix du camp à soutenir était, selon Hart, « déterminé, comme toujours, par des loyautés et des rivalités de groupes. Les divisions factionnelles devenaient des lignes de bataille politiques » ; « Famille et faction déterminèrent le cours des divisions de l'IRA en unités dans toute l'Irlande, souvent d'une manière hautement prévisible. Une fois de plus, c'était les Brennans contre les Barrets à Clare, les Hanniganites contre les Manahanites à Est Limerick et les Sweeneys versus les O'Donnells à Donegal, comme si les vieilles vendettas étaient réactivées »<sup>48</sup>. De la même manière, durant la rébellion palestinienne de 1936-1939, Swedenburg rapporte que « dans quelques villages, la structure militaire des rebelles reflétait plutôt qu'elle ne dépassait les divisions exis-

47. Yvon Grenier, *The Emergence of Insurgency in El Salvador: Ideology and Political Will*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1999; David Stoll, *Rigoberta Menchu and the Story of All Poor Guatemalans*, Boulder, Westview Press, 1999; Yvon Le Bot, « Violence, communauté et territoire », pp. 163-183 in Denis-Constant Martin (dir.), *Cartes d'identité: comment dit-on "nous" en politique?*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994.

48. Hart, *op.cit.*, pp. 265-266.



tantes dans les zones rurales... Baser des unités sur des familles ou des *hamâ'il* [clans] particuliers pouvait conduire à des différends internes et à un antagonisme... Ces divisions préexistantes à l'intérieur du village étaient les fondements de certaines disputes qui ont éclaté durant la révolte... Dans d'autres occasions, les divisions locales étaient simplement exacerbées dans le cours du soulèvement et un village pouvait se diviser en factions armées faisant allégeance à différents dirigeants rebelles. Selon les archives britanniques, une sérieuse division de cette sorte se produisit dans le village de Al-Râma en Galilée où une vendetta vieille de trente ans entre les familles Hanna (grecques orthodoxes) et Nakhla (grecques catholiques) réapparut dans le cours de la *thawra* [révolte]. Chaque village essaya d'exploiter les factions rebelles rivales pour ses propres buts; chaque groupe éventuellement dénonçait un membre de l'alliance familiale opposée comme espion afin d'inciter le *qa'id* (chef) rebelle qui le commandait à punir l'autre côté »<sup>49</sup>.

Un officier américain qui participait à la guérilla philippine contre l'occupation japonaise raconte<sup>50</sup> que « quand la guerre arriva et que les Japonais prirent le contrôle de la partie Nord de Leyte, les gens au Sud devinrent furieux contre ceux du Nord. Il y avait de vieux ressentiments contre les gens de Tacloban en tout cas. Il y avait sans doute une jalousie car ces derniers vivaient mieux ». Dans la même veine, le village sud-vietnamien de Binh Nghia « faisait preuve d'une grande tiédeur face au Vietcong » car le mouvement communiste local avait débuté de l'autre côté de la rivière, dans les hameaux de Phu Long. En fin de compte, West souligne que « l'hostilité entre les populations de Phu Long et de Binh Nghia datait de plusieurs générations et naissait d'une rivalité sur des droits de pêche... Il était naturel que les habitants de Phu Long assument les pouvoirs politique et économique quand le Vietcong se développait et

49. Swedénburg, *op.cit.*, pp. 131-133.

50. St. John cité in Elmer Lear, *The Japanese Occupation of the Philippines, Leyte, 1941-1945*, Ithaca (NY), Cornell University, Department of Far Eastern Studies (Southeast Asia Program, Data Paper n° 42).

51. F. J. West, Jr., *The Village*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985, pp. 146-147.

cela fut fait aux dépens directs des pêcheurs de Binh Nghia. Aussi, plus tard, quand le Vietcong traversa la rivière pour dispenser sa bonne parole, il y avait beaucoup de gens à Binh Nghia qui n'appréciaient ni ses membres ni la cause qu'ils représentaient. Les chefs de la police avaient alimenté ce ressentiment avec de l'argent et avaient construit un réseau d'espions »<sup>51</sup>. De la même manière, Manrique décrit comment dans la vallée de Canipaco, au centre du Pérou, la population vécut une « espèce de lune de miel » avec le Sentier lumineux, qui s'acheva quand une dispute éclata entre deux communautés sur la distribution de terres dont la propriété avait été usurpée par des haciendas : « La participation de cadres armés du Sentier lumineux aux côtés d'une des communautés dans une confrontation importante contre une confédération de communautés rivales provoqua une rupture avec ces dernières qui décidèrent de remettre deux cadres du mouvement qui avaient été capturés dans l'incident aux autorités à Huancayo. Cette action provoqua des représailles de la part de Sentier Lumineux, qui culminèrent avec l'exécution de treize dirigeants paysans. Les victimes avaient été kidnappées dans leur communauté et abattues sur la place au centre de Chongos Alto »<sup>52</sup>.

Comme le discours des mouvements rebelles est souvent exprimé en termes de clivages nationaux, de nombreux observateurs les interprètent de façon erronée comme mobilisant un soutien populaire. Par exemple, dans son analyse de la Révolution culturelle dans un village chinois, Hinton<sup>53</sup> raconte que les factions opposées utilisaient le langage de la lutte de classes, chacune prétendant que ses opposants représentaient les propriétaires fonciers et les éléments contre-révolutionnaires. Cependant, Hinton découvrit que le conflit était polarisé par des clans rivaux : la famille Lu qui dominait la partie Nord et une bonne section du village, et la famille Shen qui jouait un rôle majeur dans sa partie Sud. La même découverte avait été faite

52. Nelson Manrique, « The War in Central Sierra », pp. 193-223 in Steve Stern (ed.), *Shining Path and Other Paths: War and Society in Peru, 1980-1995*, Durham, Londres, Duke University Press, 1998 (cf. pp. 204, 205).

53. William Hinton, *Shenfan: the Continuing Revolution in a Chinese Village*, New York, Vintage Books, 1984, p. 527.

par l'auteur d'un rapport sur la révolte Haifeng de 1927 en Chine du Sud, une région qui était structurée autour d'alliances rivales de villages, connues comme Drapeau rouge et Drapeau noir et qui étaient le produit de luttes de lignages<sup>54</sup> : « Quand l'Armée rouge arriva les drapeaux rouges au vent, les troupes furent saluées par les propriétaires fonciers et les paysans dans les villages du Drapeau rouge qui pensaient qu'elles étaient leurs alliées dans la lutte contre un ennemi commun, les villages du drapeau Noir ». Marks ajoute que « comprenant que les villageois s'étaient ralliés au drapeau rouge pour de fausses raisons, les communistes informèrent des paysans sceptiques des buts de la révolution agraire ». Un cadre rapporta que « cette propagande ne fut pas toujours conduite de façon très adroite et, dans certains cas, ne produisit pas les résultats escomptés ».

Ces clivages « segmentés » au niveau local souvent s'agrent de façon trompeuse : des paysans riches peuvent soutenir un acteur politique dans une région et son rival dans une région voisine<sup>55</sup>; de riches marchands peuvent être la cible de membres pauvres d'escadrons de la mort de droite dans un conflit qui est par ailleurs polarisé par les classes sociales<sup>56</sup>; des ensembles (superposés ou non) de clivages régionaux et locaux, comme des contradictions sociales ou économiques, factionnelles, lignagères, claniques, tribales, sexuelles ou générationnelles<sup>57</sup>,

54. Robert Marks, *Rural Revolution in South China: Peasants and the Making of History in Haifeng County, 1570-1930*, Madison, University of Wisconsin Press, 1984, p. 263.

55. Roy Hofheinz, « The Ecology of Chinese Communist Success: Rural Influence Patterns, 1923-1945 », pp. 3-77 in Doak Barnett (ed.), *Chinese Communist Policies in Action*, Seattle, University of Washington Press, 1969.

56. Benjamin Paul, William Demarest, « The Operation of a Death Squad in San Pedro la Laguna », pp. 119-154 in Robert Carmack (ed.), *Harvest of Violence: The Maya Indians and the Guatemala Crisis*, Norman, University of Oklahoma Press, 1988 (voir notamment pp. 185 et 186).

57. Beaucoup d'observateurs ont noté l'importance que revêt pour des mouvements insurgés le recrutement des jeunes, de même que le désir de la jeunesse d'intégrer de telles organisations. Peu d'observateurs ont souligné, à l'instar de Kriger, qu'une telle stratégie peut produire une division générationnelle entre cette jeunesse dotée d'un nouveau pouvoir et les anciens dépossédés. White et Degregori démontrent l'importance d'un tel clivage générationnel pour comprendre la révolution à Shanghai et au Pérou. Se reporter à Norma

se recomposent en produisant des divisions agrégées trompeusement uniformes; les relations verticales (patron-client) et les liens verticaux (communautés, voisinages, espaces urbains, paroisses, corporations, faction, clans, parentèle) souvent forment des clivages horizontaux<sup>58</sup>. Les groupes d'intérêts sont souvent « localistes et spécifiques à chaque région »<sup>59</sup>; les motivations individuelles ne s'expliquent pas forcément par des divisions impersonnelles découlant de revendications, mais souvent par des conflits locaux et personnels<sup>60</sup>, même par le crime ordinaire<sup>61</sup>. Comme Tilly l'a observé à propos de la Vendée, « l'information la plus microscopique que nous ayons sur la politique au niveau local dans le Sud de l'Anjou ne peut être réduite seulement aux catégories de classe et de localité, et appelle des intuitions sur la parentèle, la famille, les amitiés, les restes de vieilles rivalités, ainsi de suite »<sup>62</sup>. La même considération vaut pour des sociétés qui sont très polarisées en termes de classes<sup>63</sup> et d'ethnicité<sup>64</sup>. Les relations sociales et les liens qui avaient structuré les identités avant la guerre sont l'objet d'une « constante reformulation »<sup>65</sup>. De bien des manières, les guerres civiles fournissent un moyen d'accéder à une variété de revendications à l'intérieur d'un conflit plus large et à travers l'utilisation de la violence. Comme l'écrit Lucas à propos de la

Kriger, *Zimbabwe's Guerrilla War: Peasant Voices*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992; Lynn White III, *Policies of Chaos: the Organizational Causes of Violence in China's Cultural Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1989, spécialement pp. 295-302; Carlos Degregori, « Harvesting Storms: Peasant Rondas and the Defeat of Sendero Luminoso in Ayacucho », pp. 128-157 in Steve Stern (ed.), *op.cit.*

58. Hart, *op.cit.*, p. 177; McKenna, *op.cit.*, p. 162; Kriger, *op.cit.*, p. 8; Hinton, *op.cit.*, p. 527; Marks, *op.cit.*, p. 264.

59. Young, *op.cit.*, pp. 138-142; Chingono, *op.cit.*, p. 16; Wickham-Crowley, *op.cit.*, p. 131.

60. McKenna, *op.cit.*; Swedenburg, *op.cit.*; Paul, Demarest, *op.cit.*

61. Paul, Demarest, *op.cit.*

62. Charles Tilly, *The Vendée*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1964, p. 191.

63. Stoll, *op.cit.*

64. Richards, *op.cit.*, p. 6.

65. Mary Elizabeth Berry, *The Culture of Civil War in Kyoto*, Berkeley, University of California Press, 1994.

contre-révolution dans le Sud de la France, « la lutte révolutionnaire fournit un langage pour d'autres conflits d'une nature sociale, communautaire ou personnelle »<sup>66</sup>.

Bref, des études micro-sociales des anciennes et nouvelles guerres donnent une vision de la base sociale de ces guerres civiles comme des « enchevêtrements de luttes complexes »<sup>67</sup> plus que comme des conflits binaires entre des organisations qui cristallisent un soutien populaire selon des catégories bien définies. Dans la plupart des guerres civiles, qu'elles soient anciennes ou nouvelles, l'adhésion populaire est structurée, gagnée ou perdue durant la guerre, plus qu'elle n'est immuable et déterminée par des clivages sociaux précédant la guerre.

### **Violence contrôlée et retenue *versus* violence gratuite, sans cause et anomique; combat centralisé *versus* affrontement décentralisé**

La violence des nouvelles guerres civiles est immanquablement décrite comme à la fois horrible et dépourvue de sens. Les organisations des droits de l'Homme et la presse décrivent les massacres atroces qui se déroulèrent en Algérie en 1997 comme « arbitraires, anomiques » et comme des formes « incompréhensibles » de « boucherie indifférenciée »<sup>68</sup>. De la même manière, lorsque dans les derniers jours de septembre 1998, 21 femmes, enfants et vieillards furent massacrés par des soldats serbes près

66. Colin Lucas, « Themes in Southern Violence after 9 Thermidor », pp. 152-194 in Gwynne Lewis, Colin Lucas (eds), *Beyond the Terror, Essays in French Regional and Social History, 1794-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

67. Susan Harding, *Remaking Ibiaca: Rural Life in Aragon under Franco*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984.

68. Elaine Ganley, « Algerian Survivor Rebuilds Life », *Associated Press*, 27 novembre 1997; Barbara Smith, « Algeria: the horror », *The New York Review of Books* XLV (7), 1998, pp. 27-30; Amnesty International, *Algeria: Civilian Population Caught in a Spiral of Violence*, rapport MDE 28/23/97, 1997.

du village de Gornje Obrinje au Kosovo, une enquête journalistique détaillée conclut que « la revanche sanglante est une tradition honorée à travers l'histoire dans les Balkans »<sup>69</sup>. En effet, la crise du Kosovo a été décrite comme un « cycle balkanique d'attaques et de représailles qui empire mais est prévisible »<sup>70</sup>. Ces descriptions viennent à l'appui d'arguments qui « expliquent » les actes de violence en décrivant simplement leurs effets. Par exemple, un psychologue qui traitait les victimes amputées du Front uni révolutionnaire (RUF) en Sierra Leone expliquait que « le but des rebelles était de leur retirer leur rôle d'hommes, de pères et de maris »<sup>71</sup>. Nordstrom affirme que « la RENAMO avec sa tactique de mutiler le nez, les lèvres et les oreilles des civils semble revendiquer le sens originel de l'absurde »<sup>72</sup>. Enzensberger souligne « la nature autiste de ces acteurs, et leur incapacité à distinguer entre destruction et auto-destruction »<sup>73</sup>. Un livre cité *ad nauseam* dans de tels contextes est celui de Joseph Conrad, *Heart of Darkness*.

De telles violences dépourvues de sens n'étaient pas présentes dans les anciennes guerres civiles, à en croire Enzensberger qui affirme que, dans les guerres civiles américaines, russes et espagnoles, « il y avait des armées régulières et des fronts; les structures de commandement centrales tentaient de mener à bien leurs objectifs stratégiques d'une manière planifiée à travers un contrôle strict de leurs troupes. Comme règle, il y avait une direction militaire et politique, suivant des buts clairement définis, disposée à et capable de négocier lorsque cela était nécessaire »<sup>74</sup>. Or, une lecture attentive des données sur les anciennes guerres civiles fournit une image très différente. « La cruauté est le compagnon fidèle des guerres civiles » écrit Petitfrère à propos de la guerre de Vendée<sup>75</sup>. « La guerre civile,

69. Jean Perlez, « Kosovo clan's massacre stand as gruesome evidence of Serb revenge », *International Herald Tribune*, 16 novembre 1998.

70. *The New York Times*, 7 mars 1999.

71. Cité dans Norimitsu Onishi, « Sierra Leone Measures Terror in Severed Limbs », *New York Times*, 22 août 1999.

72. Nordstrom, « War on the front lines », *op.cit.*, p. 142.

73. Enzensberger, *op.cit.*, p. 20.

74. *Ibid.*, p. 15.

75. Claude Petitfrère, *La Vendée et les Vendéens*, Paris, Gallimard/Julliard, 1981, p. 50.

la plus dévastatrice de toutes les guerres » se lamente Gunther<sup>76</sup>. La centralité de la violence dans les guerres civiles a été soulignée, autant par les observateurs que par les participants, depuis au moins Thucydide qui décrit la guerre à Corcyre (Corfou) de la manière suivante : « La mort revêt toutes les formes et, de tout ce qui d'ordinaire se produit en pareil cas, on ne recula devant rien – et pis encore. Le père tuait son fils, les suppliants étaient arrachés des sanctuaires ou tués sur place, certains périrent même emmurés dans le sanctuaire de Dionysos »<sup>77</sup>. Dans son analyse de la guerre en Grèce antique, Bernard précise que « les conflits idéologiques soulevaient des vagues de violences inouïes »<sup>78</sup>.

Récemment, la violence des conflits ethniques a reçu une attention soutenue. Cependant la violence est une composante centrale de toutes les guerres civiles. Billard de Veaux, un contre-révolutionnaire français, remarquait que « les excès sont inséparables des guerres d'opinion »<sup>79</sup>. Madame de Staël notait que « toutes les guerres intestines se ressemblent plus ou moins par leur atrocité, par la fermentation dans laquelle elles jettent les hommes et par l'emprise qu'elles donnent aux passions violentes et tyranniques »<sup>80</sup>. L'Amérique latine a été un contexte privilégié de guerres principalement non ethniques marquées d'une violence incroyable. Comme l'écrit Rosenberg, « pour le lecteur moyen des journaux aux États-Unis, l'Amérique latine semble produire une violence sans émoi, marquée par les disparitions politiques, la dictature répressive, la torture, les escadrons de la mort et des révolutions qui invariablement semblent produire les mêmes résultats »<sup>81</sup>. En fait le lien entre guerre civile et

76. John Gunther, *Behind the Curtain*, New York, Harper, 1949, p. 129.

77. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, Bouquins, Robert Laffont [traduction : J. de Romilly], 1990, livre III, p. 343..

78. André Bernard, *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 1999, p. 273.

79. Cité dans Roger Dupuy, *Les Chouans*, Paris, Hachette, 1997, p. 237.

80. Madame de Staël, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution et des principes qui doivent fonder une république en France*, Genève, Librairie Droz, [édition critique établie par Lucia Omacini], 1979 [1798], p. 10.

81. Tina Rosenberg, *Children of Cain: Violence and the Violent in Latin America*, New York, Penguin Books, 1991, p. 7.

violence est l'une des observations les plus constantes. Par exemple, les descriptions de la guerre de Vendée comportent tous les éléments qui peuvent être lus dans les rapports contemporains sur les violations des droits de l'Homme : mise à mort des prisonniers; prise d'otages; arrestation, torture, mutilation et élimination des « traîtres » suspectés et des « agents de l'ennemi » cycles vicieux de terreur et de contre-terreur; raids punitifs et représailles contre les villages, incluant la destruction systématique de propriétés, le viol des femmes et l'exécution des enfants. La formule de Dupuy est parlante : la guerre de Vendée « fut une guerre civile avant toute autre chose et, donc, la violence fut sa composante essentielle »<sup>82</sup>. Il suffit de lire les descriptions des violences dans les grandes guerres civiles européennes du XX<sup>e</sup> siècle comme celle de Russie ou d'Espagne<sup>83</sup> pour se rendre compte que la violence extrême n'est pas une exclusivité des guerres civiles récentes. Pour ne citer qu'un exemple : en 1918, certains membres du Comité central du parti bolchevique demandèrent que fussent prises des mesures pour limiter les « excès de zèle d'une organisation [la Tcheka] truffée de criminels et de sadiques, d'éléments dégénérés du lumpenprolétariat »<sup>84</sup>.

Pour finir, l'enlèvement des enfants pour en faire des combattants est généralement associé aux nouvelles rébellions pour le lucre en Afrique. Mais cela était le fait constant de nombreuses rébellions idéologiques, comme le soulèvement afghan contre l'occupation soviétique<sup>85</sup> et celui du Sentier lumineux au Pérou<sup>86</sup>. Durant la Révolution culturelle chinoise (qui était aussi

82. Dupuy, *op.cit.*, p. 255.

83. Par exemple, celle de Julio de la Cueva, « Religious persecution, anti-clerical tradition and Revolution: on atrocities against the clergy during the Spanish Civil War », *Journal of Contemporary History* 33 (3), pp. 355-369, ou celle de Orlando Figes, *A People's Tragedy: the Russian Revolution, 1891-1924*, New York, Penguin Books, 1997.

84. Nicolas Werth, « Un Etat contre son peuple : violences, répressions, terreur en Union Soviétique », in Stéphane Courtois (dir.), *Le livre noir du communisme : crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 91. Les excès de la Tcheka ne furent pas limités.

85. Artyom Borovik, *The Hidden War: A Russian Journalist's Account of the Soviet War in Afghanistan*, Londres, Faber and Faber, 1991, p. 25.

86. Ponciano Del Pino, « Family, Culture and 'Revolution': Everyday Life with Sendero Luminoso », pp. 158-192 in Steve Stern (ed.), *op.cit.*

une guerre civile), les groupes les plus violents étaient composés de jeunes Gardes rouges dont l'âge variait entre 8 et 15 ans<sup>87</sup>.

En considérant maintenant les nouvelles guerres civiles, il est important de souligner que la compréhension de la violence est culturellement définie<sup>88</sup>. Par exemple, la mise à mort par le couteau ou la machette nous semble plus horrible que les bombardements effectués par air ou avec de l'artillerie. Comme l'a affirmé Crozier en 1960, « la violence du fort peut s'exprimer par des bombes ou du napalm. Ces armes ne sont pas plus discriminantes qu'une grenade lancée d'un toit; en fait, elles vont faire plus de victimes innocentes. Cependant, elles soulèvent moins de réprobation morale du côté des Occidentaux »<sup>89</sup>.

De plus, la violence « dépourvue de sens » des nouvelles guerres civiles apparaît souvent comme n'étant pas gratuite. Telle semble être celle mobilisée par la RENAMO. Young aboutit à la conclusion que les atrocités extrêmes faisaient partie d'un plan soigneusement préparé (et qui réussit largement) pour endurcir au combat les jeunes recrues de la guérilla, souvent des jeunes recrutés de force. De la même manière, les atrocités commises contre la population civile en général étaient concentrées dans le Sud du Mozambique, où le gouvernement du FRELIMO était fortement implanté et où, donc, « à cause de leur nombre, l'élimination de ses partisans ne pouvait être obtenue simplement en exécutant une poignée d'officiels locaux du parti. Une telle violence était moins évidente dans les zones où l'influence et la présence du FRELIMO avaient été éliminées et où la RENAMO était relativement bien implantée. Dans la zone de Gorongosa, il y avait une coexistence et une coopération relativement bonnes avec la population civile et relativement peu de crainte. La présence de la RENAMO dans le Zambèze semble avoir été moins brutale et mieux organisée depuis son arrivée dans cette région »<sup>90</sup>.

87. White, *op. cit.*, pp. 280-281.

88. Joseph Zuleika, *Basque Violence: Metaphor and Sacrament*, Reno, Las Vegas, University of Nevada Press, 1988.

89. Brian Crozier, *The Rebels: A Study of Post-War Insurrections*, Boston, Beacon Press, 1960.

90. Young, *op. cit.*, pp. 132-133.

Dans la même ligne d'argumentation, Paul Richards, un anthropologue qui étudia la guerre civile en Sierra Leone, analyse la violence des rebelles d'une manière nuancée : « Prenez par exemple une série d'incidents dans les villages entre Bo et Moyamba, en septembre et octobre 1995, durant lesquels les rebelles coupèrent les mains de femmes de ces villages. Quelle meilleure explication que celle d'un retour à une barbarie primitive ? Les images qui viennent à l'esprit sont celles de ces mains coupées pour préparer des potions magiques. Mais derrière cette série d'actes sauvages, se trouve en fait, un ensemble de calculs stratégiques. Le mouvement insurgé se développe en faisant des captifs. Privés de nourriture dans la saison qui précède la récolte, quelques prisonniers, sans prendre garde aux risques, défient le mouvement et retournèrent dans leur village où la récolte avait déjà commencé. Comment les rebelles pouvaient-ils prévenir de telles défections ? En arrêtant la récolte. Dès que la nouvelle des amputations commises par les rebelles se diffusa dans le centre de la Sierra Leone (le grenier à riz de la région affectée par la guerre), peu de femmes furent disposées à s'aventurer dans les champs. La récolte cessa... Ayant décidé de ne pas participer aux élections de février 1996, les rebelles commencèrent à utiliser la même tactique pour effrayer les votants potentiels, coupant les mains qui auraient pu sinon mettre le bulletin dans l'urne »<sup>91</sup>. Dans ma propre recherche<sup>92</sup>, j'ai trouvé de la même manière que les massacres en Algérie pouvaient être analysés comme faisant partie d'une stratégie rationnelle.

Pour résumer, il n'est pas possible de soutenir, sur la base des données dont nous disposons, la perception que la violence dans les anciennes guerres civiles était plus ou moins limitée, disciplinée et explicable ou que la violence dans les nouvelles guerres civiles est privée de sens et gratuite.

91. Richards, *op. cit.*, p. xx.

92. Stathis Kalyvas, « Wanton and senseless? The logics of massacres in Algeria », *Rationality and Society* 11 (3), pp. 243-285.

### Revendications populaires *versus* avidité et pillage

Dans un article récent, Collier et Hoeffler développent deux modèles de rébellion, qui reflètent la dichotomie entre anciennes et nouvelles guerres civiles. Suivant le premier modèle, « la motivation des rebelles est l'avidité privée : l'organisation rebelle est un groupe de bandits » ; le second est un modèle dans lequel « la motivation des rebelles est politique, en ce qu'elle fait face à un problème d'action collective et que le bien public qui doit être fourni par la rébellion est l'apaisement revendicatif »<sup>93</sup>.

Pour commencer, savoir si une organisation fait la guerre pour piller ou si elle pille pour pouvoir faire la guerre n'est pas très facile. Dire que la guerre civile en Sierra Leone a pour objet seulement les diamants est une grossière simplification qui, pour être claironnée, n'en est pas moins erronée<sup>94</sup>. De plus les organisations et leurs dirigeants qui combattent dans les nouvelles guerres civiles sont souvent décrits respectivement comme des gangs de guerriers et des seigneurs de la guerre<sup>95</sup>. En fait, il existe toute une littérature sur les seigneurs de la guerre produite par des historiens de la Chine. Ce qu'on apprend d'elle est intéressant : les seigneurs de la guerre ne sont pas de simples bandits. Ces historiens définissent les seigneurs de la guerre comme des hommes qui sont devenus les dirigeants d'une zone particulière grâce à leur capacité à mener la guerre<sup>96</sup>. La domination est donc une condition essentielle de cette caractérisation et pas simplement le pillage. Alors que les bandits (en Chine et ailleurs) doivent piller et disparaître pour survivre comme bandits, les seigneurs de la guerre lèvent des taxes, administrent la justice, maintiennent un certain degré d'ordre et généralement assument les charges du gouvernement des zones qu'ils contrôlent<sup>97</sup>. Beaucoup d'organisations rebelles en

93. Collier, Hoeffler, *op.cit.*, pp. 2-3.

94. Richards, *op.cit.*

95. Ainsz Enzensberger, *op.cit.*, et Reno, *op.cit.*

96. James Sheridan, *Chinese Warlords: the Career of Feng Yü-hsiang*, Stanford, Stanford University Press, 1966, p. 1.

97. *Ibid.*, p. 19.

Afrique, souvent perçues comme de simples groupes de gangsters, développent un appareil de gouvernement dans les zones qu'elles contrôlent qui, bien que moins visible, n'est pas si différent de celui déployé par les insurgés « en quête de justice » comme il est souvent pensé<sup>98</sup>. Elles sont également engagées dans des interactions économiques organisées, systématiques et sophistiquées avec des firmes étrangères qui achètent des matières premières et vendent des armes<sup>99</sup>, une activité contraire à l'extrême décentralisation supposée par les vues conventionnelles. En fait, le fait d'avoir sous son contrôle (et donc d'administrer) un territoire transforme des bandits en acteurs fondamentalement différents.

D'un autre côté, les protagonistes « mus par l'idéologie » dans les anciennes guerres civiles ont été largement impliqués dans des activités criminelles et du pillage à grande échelle. En effet, le pillage est un élément constant des guerres civiles, même des plus idéologiques<sup>100</sup>. Par exemple, Cribb démontre le rôle central joué par les gangsters de Djakarta dans l'insurrection anticoloniale (idéologique donc) contre les Hollandais en Indonésie en 1945<sup>101</sup>. On peut aussi considérer la description des acteurs idéologiques paradigmatiques, ceux des armées révolutionnaires pendant la Révolution française : ils étaient souvent décrits par leurs contemporains comme des bandits de grand chemin, des brutes, des loups rapaces, des vagabonds, des aventuriers, des mendiants, des laquais sans emploi, des voleurs, des déserteurs, des clochards, des pauvres hères, des vicieux, des hooligans sanguinaires<sup>102</sup>. De même, leurs adversaires, les contre-révolutionnaires, tombaient souvent dans le

98. Ellis, *op.cit.*; Duffield, *op.cit.*; Geffray, *op.cit.*

99. William Reno, *Warlord Politics and African States*, Boulder, Lynne Rienner, 1998.

100. Lincoln Li, *The Japanese Army in North China, 1937-1941. Problems of Political and Economic Control*, Tokyo, Oxford University Press, 1975, p. 229.

101. Robert Cribb, *Gangsters and Revolutionaries: the Jakarta People's Militia and the Indonesian Revolution, 1945-1949*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1991, p. 54.

102. Richard Cobb, *The Peoples Armies*, New Haven, Yale University Press, 1987, p. 5.

pur banditisme<sup>103</sup>. Les membres du Parti populaire français, un parti fasciste en France occupée, étaient décrits par leurs alliés comme étant « des activistes... tout à fait douteux, dans lequel le procureur côtoie le voleur, l'assassin l'escroc ». Le préfet d'Indre et Loire soulignait qu'« quelques agents du PPF se sont conduits comme de véritables gangsters et n'ont pas hésité, sous le prétexte de maintenir l'ordre et de contrôler la population, à entreprendre de véritables opérations de gangsters pour leur propre compte. »<sup>104</sup>. De la même manière, Moyar rapporte que parmi les miliciens sud-vietnamiens, on pouvait trouver d'anciens criminels recrutés à propos, « qui préféraient combattre plutôt que rester en prison », alors que les conseillers américains autorisaient souvent les membres des Unités de reconnaissance provinciales encadrées par la CIA à « garder l'argent acquis durant leurs opérations »<sup>105</sup>. On peut trouver des descriptions similaires dans la plupart des guerres civiles « idéologiques ».

### Conclusion

Bref, une relecture des études des anciennes et nouvelles guerres civiles suggère que la distinction souvent faite entre les premières et les secondes (qui souvent n'est qu'une classification en « bonnes » et « mauvaises » ou en « mauvaises » et « pires » guerres civiles) n'est pas fondée. La fin de la Guerre froide a apporté un changement plus important dans notre façon d'appréhender les guerres civiles que dans la nature profonde des guerres civiles en tant que telles.

Cependant, il serait tout aussi faux d'affirmer que toutes les guerres civiles sont identiques. Mais il y a d'autres manières de

103. Tilly, *op.cit.*, p. 6.

104. Cité dans Jankowski, *op.cit.*, pp. 126, 135.

105. Mark Moyar, *Phoenix and the Birds of Prey: the CIA's Secret Campaign to Destroy the Viet Cong*, Annapolis, Naval Institute Press, 1997, p. 168.

les étudier qu'à travers une dichotomie aussi simpliste. D'abord, nous devons fonder nos comparaisons sur une recherche empirique rigoureuse s'appuyant tant sur des études de terrain que sur l'utilisation d'indicateurs empiriques fiables. Ensuite, nous devons nous concentrer sur les facteurs qui sont plus importants (bien qu'ils ne soient pas les plus apparents) que des variables finalement assez simplistes comme l'idéologie ou le lucre : par exemple, nous devons nous demander comment la disponibilité et le contrôle de ressources pour mener une guerre civile affectent sa nature et sa forme. Enfin, nous devons « déconstruire » les guerres civiles dans un contexte comparatif. Nous devons expliquer pourquoi et comment la violence varie à la fois dans le temps et dans l'espace. Des dichotomies globales, comme celle entre anciennes et nouvelles guerres civiles, peuvent sembler impressionnantes : elles ne sont cependant pas la meilleure façon d'analyser et de comprendre des phénomènes aussi complexes et multidimensionnels que les guerres civiles.

Printemps 2001

Traduit de l'anglais par Roland Marchal